

François Reynaert



LA
GRANDE
HISTOIRE
DE LA
RUSSIE

de son empire
et de ses ennemis

Flammarion

La Grande Histoire de la Russie,
de son empire et de ses ennemis

DU MÊME AUTEUR

- Roger : héros, traître et sodomite*, Fayard, 2021 ; Le Livre de Poche, sous le titre : *Les Trois Vies de Roger Casement*, 2022.
- La Grande Histoire des Nouveaux Mondes*, Fayard, 2020 ; Le Livre de Poche, 2021.
- Voyage en Europe*, Fayard, 2019 ; Le Livre de Poche, 2020.
- Le Petit Larousse de la culture générale*, avec Vincent Brocvielle, Larousse, 2018.
- Historama. Quand l'histoire explique l'actualité*, Tallandier, 2017.
- La Grande Histoire du monde*, Fayard, 2016 ; Le Livre de Poche, 2018 (prix des lecteurs du Livre de Poche).
- La Grande Histoire du monde arabe. De l'Empire romain au Moyen Âge*, illustré par Laura Fanelli, Bulles de Savon, 2015.
- L'Orient mystérieux et autres fadaïses. 2 500 ans d'histoire autour de la Méditerranée*, Fayard, 2013 ; Le Livre de Poche, sous le titre : *La Grande Histoire du monde arabe. D'Alexandre le Grand à l'islamisme radical*, 2015.
- L'Art et l'Histoire du Nord-Pas-de-Calais. La Région des Musées*, avec Vincent Brocvielle, Flammarion, 2014.
- Le Kit du 21^e siècle. Nouveau manuel de culture générale*, avec Vincent Brocvielle, JC Lattès, 2012 ; Le Livre de Poche, 2013.
- Nos ancêtres les Gaulois et autres fadaïses. L'histoire de France sans les clichés*, Fayard, 2010.
- Rappelle-toi*, Nil Éditions, 2008.
- La Planète des saints*, Hachette Littératures, 2007 ; Pluriel, 2019.
- Une golden en dessert. Tout ce qui nous donne le cafard et les moyens d'en sortir*, Nil Éditions, 2006.
- Nos amis les hétéros*, Nil Éditions, 2004.
- Nos amis les journalistes*, Nil Éditions, 2002 ; Pocket, 2004.
- Nos années vaches folles. Tout ce qui a changé dans notre vie quotidienne*, Nil Éditions, 1999 ; Pocket, 2001.

François Reynaert

La Grande Histoire de la Russie,
de son empire et de ses ennemis

Flammarion

ISBN : 978-2-0804-2361-0
© Flammarion, 2023.

INTRODUCTION

Depuis près de quinze ans maintenant, je publie des livres d'histoire. Je les ai tous écrits dans l'espoir qu'ils servent à éclairer le présent. Quel passionné de cette discipline penserait autrement ? Au milieu des années 2010, je me suis attelé au plus ample de ces projets : une histoire du monde, de l'Antiquité à nos jours. Son but était de remonter aux racines du gigantesque basculement géopolitique à l'œuvre dans notre siècle, qui voit tant de puissances – la Chine, l'Inde, les pays arabo-musulmans – tenter de renouer avec leur ancienne grandeur pour sortir de la domination d'un Occident ayant régné jusque-là sans partage. Le succès de l'ouvrage m'a donné l'envie de poursuivre cette vaste exploration au cœur des siècles en l'approfondissant, continent par continent. Après un volume sur l'Asie, un autre sur l'Europe, un troisième sur les Amériques et l'Océanie¹, j'ai commencé à accumuler de la documentation sur cet espace que, du temps de la guerre froide, nous appelions en France le « bloc de l'Est », c'est-à-dire la zone couverte par l'URSS et ses différents satellites. Ce projet a été percuté de plein fouet, un 24 février 2022, par une bombe qui nous semblait inimaginable quelques semaines auparavant : l'invasion de l'Ukraine par les chars de Vladimir Poutine, installant une guerre durable au cœur même de notre vieux continent.

1. Voir la bibliographie de l'auteur p. 405.

À l'audition des discours martelés dès les premiers jours de l'opération par l'agresseur, à la découverte de l'héroïsme mis en œuvre par les agressés pour résister à l'invasion, chacun a constaté qu'elle avait d'évidentes racines historiques. Pour un grand nombre d'Occidentaux peu familiers de ce champ culturel, ces références, ces mécanismes ont aussitôt suscité une multitude d'interrogations. M. Poutine, qui porte en sautoir la victoire soviétique de la Seconde Guerre mondiale, a osé affirmer sans rire qu'il menait son « opération spéciale » pour « dénazifier » la démocratie qu'il attaquait. Comment expliquer que cette accusation ne sembla pas délirante à un certain nombre de ses concitoyens ? En plusieurs occasions, l'homme du Kremlin a justifié sa volonté de mettre la main sur Kiev par le fait que cette ville, selon lui, appartient à l'histoire de son propre pays. D'évidence, un grand nombre d'Ukrainiens ne partagent pas cette prétention. Quelles anciennes blessures si terribles réveillent-elles chez eux pour qu'ils soient prêts à mourir les armes à la main dans le but de l'infirmier ?

Ils défendent leur liberté présente, mais aussi leur droit à une identité nationale propre, martyrisée au cours des siècles.

Dès les premières heures du conflit, on a vu quelques pays de la région monter en première ligne sur le front diplomatique en soutien à l'agressé contre l'agresseur. Les plus réactifs ont été la Pologne et les pays baltes. La plupart des observateurs ont mis cette attitude sur le compte du traumatisme causé par la période de domination soviétique. Comment expliquer alors qu'en Bulgarie, par exemple, qui a connu, elle aussi, ses quarante-cinq ans d'occupation par l'armée Rouge, une partie non négligeable de l'opinion publique se montre plutôt sensible aux arguments pro-russes ?

Introduction

L'histoire est partout dans cette guerre d'Ukraine, souvent instrumentalisée et noyée dans des fleuves de propagande. Un des buts du livre que vous avez entre les mains est d'en refaire, le plus simplement, le plus posément, le plus honnêtement possible, le récit pas à pas pour répondre à toutes les questions que chacun se pose et d'éclairer par les faits l'arrière-plan historique de l'événement majeur du XXI^e siècle qui est en train de se jouer autour du Dniepr.

Pour autant, je ne voudrais pas que cet ouvrage soit seulement lu comme un livre de circonstances, quelles que soient la gravité et l'importance de celles-ci. Cela lui ferait courir le risque de tomber dans ce que les philosophes nomment la « téléologie », c'est-à-dire le biais consistant à ne relire et réécrire le passé qu'en fonction du but où il est censé arriver. C'est un piège fréquent et redoutable en histoire. Dans le cas précis, il serait moralement contestable. Contrairement à ce qu'il pense sans doute de lui-même, M. Poutine n'est pas l'aboutissement naturel de la destinée de son peuple. De par sa longévité au pouvoir, sa manière d'agir, sa politique, ses choix, il est bien évident qu'il imprime sa marque sur ce premier quart de siècle et qu'il incarne donc ce qui est voué à devenir un épisode de l'histoire russe. Il ne la résume pas.

L'histoire russe est d'une richesse qui vaut mieux que l'instrumentalisation qu'est en train d'en faire l'actuel maître du Kremlin. La plupart des lecteurs occidentaux ne la connaissent que par bribes, ou plus sûrement à travers quelques-unes des grandes figures de son panthéon, Ivan le Terrible, la Grande Catherine, Nicolas II ou encore Lénine et Staline, ces tsars rouges qui leur ont succédé. La lectrice, le lecteur retrouveront bien sûr chacun d'entre eux au fil des pages, replacés dans un contexte qui les aidera à mieux comprendre leur poids dans l'histoire et comment ils y sont

apparus. Le voyage leur donnera l'occasion de découvrir encore bien d'autres personnages, qui, eux aussi, comme on le dit dans les guides touristiques, « méritent le détour ». Pour autant, l'histoire d'un empire et des peuples qui le composent ne se résume pas à une galerie de personnages. On ne peut la comprendre qu'en analysant aussi les mouvements sociaux, les tendances culturelles, les fondements religieux qui aident à mettre à nu les lignes de force qui la traversent. À mon sens, il y en a deux principales.

La première se lit dans la géographie. Voyez à quoi se résume la carte au moment où débute l'histoire que nous allons raconter : un petit réseau de principautés situées, en effet, là où se trouve aujourd'hui l'Ukraine. Cherchez en fin d'ouvrage une carte de la fédération de Russie actuelle ; même délestée de tous les territoires qui ont fait sécession lors de la chute de l'URSS, elle reste le pays le plus étendu du monde : 17 millions de kilomètres carrés, 30 fois la France, plus de 160 nationalités dont une forte majorité de Russes mais aussi des Tatars, des Yakoutes, des Tchouvaches, des Bachkirs... Comprendre comment, au cours des siècles, cet univers gigantesque s'est constitué et comment cette passion de l'espace et la hantise de le voir envahi ou rétréci est une donnée structurante de l'identité russe. Le second fil rouge qui sous-tend cette épopée est le messianisme, c'est-à-dire la conviction, très ancrée dans nombre d'esprits russes, que leur pays a un rôle particulier à jouer dans l'histoire universelle. Bercés par leur propre ethnocentrisme qui les fait se croire les seuls nombrils du monde, les Occidentaux ont trop peu conscience de ce fait pourtant fondamental. Comme c'est souvent le cas, cette conviction profonde repose largement sur des bases religieuses. Elle se structure vers les tournants des XV^e et XVI^e siècles. Depuis longtemps déjà, le monde russe est

Introduction

cimenté par l'orthodoxie, cette branche du christianisme alors dirigée par Constantinople, la seconde capitale de l'Empire romain. Après la chute de la ville aux mains des Turcs ottomans et à la suite de circonstances que nous détaillerons plus loin, Moscou se sent un destin. Elle sera la « troisième Rome », la ville qui sauvera le monde sous l'égide du *tsar*, c'est-à-dire, littéralement, le nouveau *César*. Sous des formes diverses, on le verra, là aussi cette obsession sera structurante.

Le paradoxe est que les deux éléments que nous venons de mentionner n'empêchent pas un tiraillement identitaire. À cheval sur les continents, cet immense pays, même missionné par Dieu ou appelé à un destin planétaire, se pose depuis des siècles une question fondamentale : à quelle sphère de civilisation doit-il appartenir ? L'interrogation rebondit sans cesse. Entre le XIII^e et le XV^e siècle, la domination par les Mongols éloigne le monde de ce qui se nomme alors « la Rus' de la sphère occidentale ». Au tournant des XVII^e et XVIII^e siècles, Pierre le Grand veut y revenir. On verra avec quelle conviction et quelle rudesse il entend faire de son empire un authentique pays européen. Au XIX^e siècle, une immense querelle éclate, qui partage ce que l'on appellera bientôt *l'intelligentsia* : d'un côté les *occidentalistes*, qui ne jurent que par Londres, Paris, Berlin ; de l'autre les *slavophiles*, convaincus que leur nation, slave et orthodoxe, doit avoir son propre destin. Au siècle suivant, à l'époque soviétique puis postsoviétique, d'autres débats reprennent qui se mettent dans le moule de ceux que nous venons d'exposer ou prennent d'autres formes. On en détaillera bien sûr les tenants et les aboutissants politiques et moraux. On les mentionne ici, car ils ajoutent une dimension à notre travail. À chaque étape, pour asseoir la direction qu'ils entendent donner au pays, les dirigeants successifs se lancent dans une intense réécriture de l'histoire

afin de la tordre dans le sens qui les intéresse. C'était vrai sous les tsars. Cela tourna à l'obsession au temps de l'URSS et surtout sous Staline, qui pouvait changer de ligne sur le passé avec autant de facilité qu'il le faisait sur le présent et l'imposait évidemment avec une brutalité qui ne souffrait nulle contestation. « Le drame de notre métier, disait une blague d'historiens de l'époque soviétique, c'est qu'on ne sait jamais de quoi hier sera fait. » Le pli n'est pas propre à la Russie. Toutes les nations ont tendance à s'appuyer à divers moments de leur histoire sur une soigneuse relecture de leur passé. Dans l'empire qui nous occupe, la manie tient du sport national. Elle a ajouté un charme au travail dont vous avez le fruit entre les mains. À chaque étape, j'ai essayé de puiser aux meilleures sources pour exposer de façon simple et claire les faits, puis j'ai cherché à expliquer comment ils ont par la suite été utilisés, voire instrumentalisés, au cours des temps.

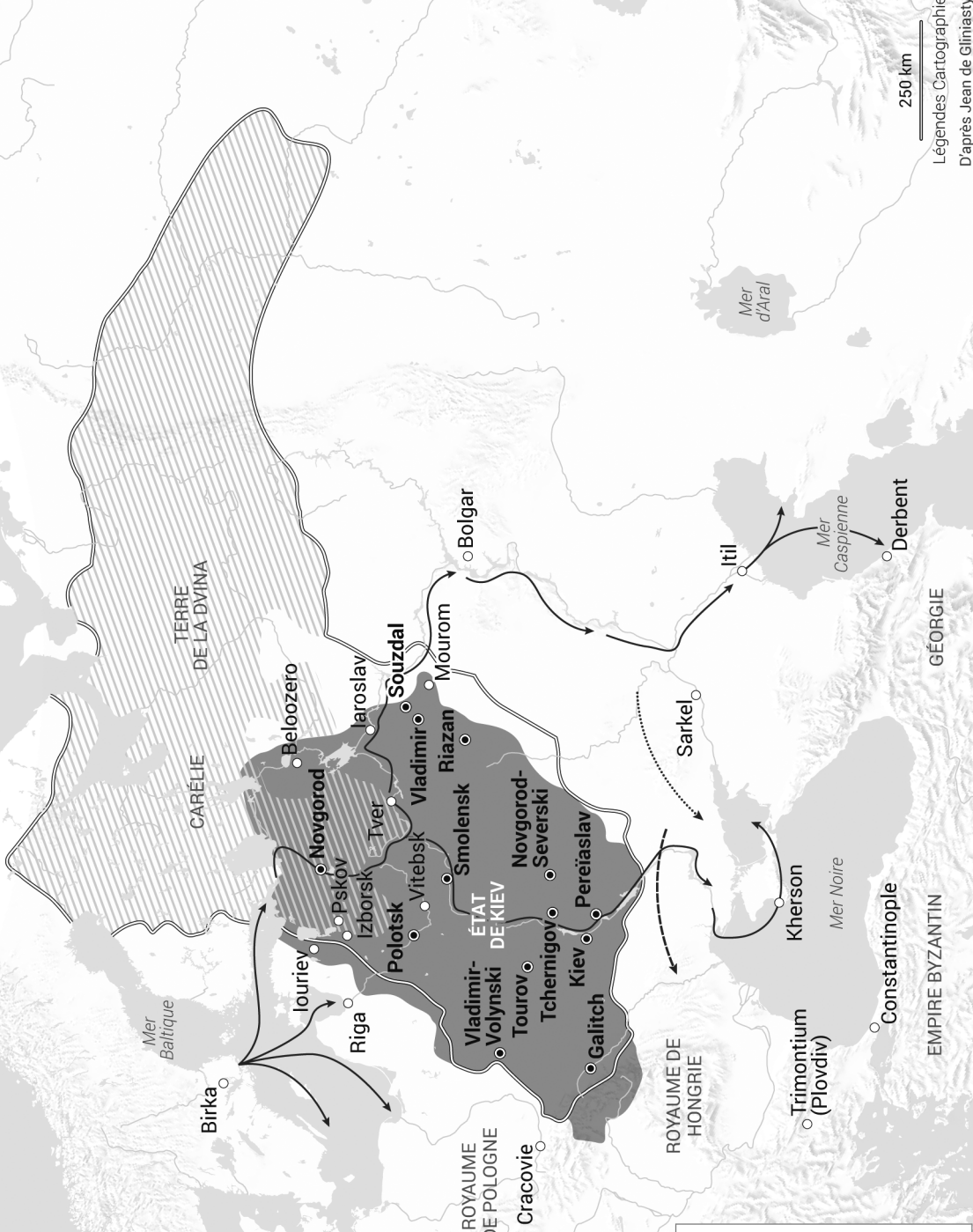
La plupart des histoires de la Russie circonscrivent leur propos à l'histoire de ce pays et n'abordent ceux qui l'entourent qu'au hasard des interactions qu'ils peuvent avoir. Dans nombre de ces ouvrages, on découvre par exemple l'Asie centrale au XIX^e siècle, quand cette vaste zone est colonisée par Saint-Pétersbourg. De même, on ne se frotte à la Suède ou à la Pologne que vers les XVI^e et XVII^e siècles, lorsque ces deux pays menaient des guerres contre l'Empire russe. Cette façon de faire est toujours, à mes yeux, génératrice de frustration, entraînant plus de questions qu'elle n'offre de réponses. Que se passait-il donc en Asie centrale avant les Russes ? Aux XVI^e et XVII^e siècles, la Suède, ce pays que l'on croyait voué de toute éternité à la neutralité militaire, était donc en capacité d'attaquer un géant ? Et la Pologne assez forte, alors, comme on le verra, pour en ravir le trône ? J'ai donc ouvert au plus large l'angle de vue sur l'espace considéré en y intégrant la plupart des

Introduction

pays qui ont été, à un moment, sous la domination de la Russie ou en opposition frontale avec elle. Cela m'a permis d'explorer un champ historique souvent méconnu et passionnant. J'espère que les lecteurs seront d'accord avec moi sur ce point et en apprécieront la fascinante richesse.

À Paris, le 20 août 2023.

RUS' DE KIEV



- État de Kiev en 1054
- - -> Petchenègues, fin IX^e s.-1036
-> Polovtzes, milieu du XI^e siècle
- > Pénétration des Varègues depuis le IX^e siècle
- ▨ Territoires contrôlés par Novgorod, XI^e s.-début XIII^e s.
- Capitales des principautés
- Limites des territoires russes au début du XIII^e siècle

250 km

Légendes Cartographie
D'après Jean de Glinasty

AU COMMENCEMENT ÉTAIT KIEV

Au IX^e siècle, des Vikings suédois, les Varègues, s'allient avec les tribus de Slaves orientaux qui vivent disséminés dans un vaste espace allant du nord de la Baltique à la mer Noire. Ils fondent les villes de Novgorod, puis de Kiev, sur les bords du Dniepr, et jettent les bases d'un État appelé la Rus'.

Tous les peuples aiment à se décréter une origine. La plupart des historiens se désespèrent de cette obsession qui aboutit à confondre trop souvent les mythes et la réalité, et pousse à des découps du temps arbitraires. L'histoire que nous allons raconter n'échappe pas à cette règle. La tradition la fait commencer dans un berceau de marais, de rivières et de forêts, situé entre l'Ukraine, la Biélorussie et le nord-ouest de la Russie actuelles, autour du IX^e siècle de l'ère commune. Par rapport à la façon dont on découpe l'histoire en Europe occidentale, cela nous place déjà dans ce que l'on appelle le Moyen Âge. C'est bien tard.

N'y aurait-il donc pas d'Antiquité dans ce monde-là ? Bien sûr que si. Le problème est que nous n'en avons qu'une connaissance partielle. Celle qui est familière au lecteur européen lui a été transmise en premier lieu par les grands historiens grecs. Les forêts du nord de l'actuelle Russie que nous venons de mentionner, les tribus qui y

vivent, leur sont totalement étrangères. La limite de leur savoir se situe plus au sud. Depuis le VII^e siècle avant notre ère, les Grecs ont établi des colonies sur le pourtour de la mer Noire. Ils connaissent les peuples qui fréquentent cet univers ou y sont installés. Les plus importants sont les Scythes, dont ils ont à se défendre à l'occasion, ou avec qui ils commercent. Ces cavaliers nomades, de langue iranienne, sans doute originaires d'Asie centrale, dominent un vaste empire installé sur ce que l'on appelle la « steppe pontique » (celle qui court vers le « Pont-Euxin », nom que les Grecs donnaient à la mer Noire), c'est-à-dire la partie occidentale de l'immense « steppe eurasiennne », longue plaine tapissée d'herbes rases s'étendant jusqu'à la Mongolie. Nous retrouverons à bien d'autres moments de notre histoire ce grand boulevard propice aux invasions.

Les Scythes étaient craints. Ils passent pour être les premiers à avoir maîtrisé l'art de la guerre à cheval, l'indispensable animal qui fut sans doute domestiqué vers 2000 ou 3000 avant notre ère, dans le nord du Caucase. Les Scythes sont restés célèbres par leurs talents d'orfèvres et nous ont légué de somptueux bijoux en or que l'on retrouve, entre autres lieux, dans les musées d'Ukraine ¹.

Apparaît ensuite chez les auteurs antiques un autre nom de peuple, les Sarmates. Ils sont installés eux aussi dans le sud de l'Ukraine et de la Russie d'aujourd'hui, et sont également des cavaliers de langue iranienne, très comparables aux précédents, qui sont sans doute leurs ancêtres. Les spécialistes parlent de « peuplades scythiques ». Ces Sarmates ont continué à vivre longtemps, au moins dans l'imaginaire collectif. Vers le XVII^e siècle, la noblesse polonaise, alors à

1. Ou que l'on retrouvait. Certains de ces bijoux ont été pillés par les Russes après l'invasion de 2022.

son apogée, ira jusqu'à affirmer descendre d'eux. La filiation, inepte sur un plan historique, a une explication sociologique. Elle permettait à cette classe en mal de racines de se distinguer de la plèbe sur laquelle elle régnait et de s'attribuer le courage et le goût de la liberté que l'on prêtait à ces cavaliers. Un bel hommage, en somme.

Vers les I^{er} et II^e siècles de l'ère commune, l'Empire romain est à son apogée. Comme les Grecs avant eux, les historiens latins nous ont laissé quelques renseignements sur leurs voisins, les fameux « barbares » cantonnés derrière le *limes*, la longue frontière qui protège l'empire. La plupart de ceux qui sont installés de l'autre côté du Rhin et du Danube sont des Germains. Originaires du monde scandinave, ils se sont subdivisés, au cours de leurs migrations, en ces innombrables peuples et tribus aux noms plus ou moins improbables que l'on voit passer dans les livres d'histoire européenne, les Francs, les Saxons, les Burgondes, mais aussi les Hérules, les Chattes, les Skires, les Marcomans, etc.

Après une longue errance, vers le milieu du II^e siècle, un de ces peuples, les Goths – qui se partageront ensuite entre Ostrogoths, ceux de l'Est, et Wisigoths, ceux de l'Ouest –, s'est installé au nord de la mer Noire, au sud de l'actuelle Ukraine. Ils sont les premiers, à la fin du IV^e siècle, à subir le choc qui va faire éclater cet univers : la déferlante des Huns. L'épisode est bien connu de l'histoire occidentale, puisqu'il en a changé le cours. L'arrivée par milliers de ces cavaliers impitoyables déclenche une panique qui, en quelques décennies, remodèle l'Europe. Bousculés par l'est, tous les peuples germaniques dont nous venons de parler se précipitent vers l'ouest ou le sud. L'empire de Constantinople, la partie orientale du monde romain, paraît céder puis se reprend et se maintient. Celui d'Occident rompt et disparaît, en 476, lorsque est déposé le dernier successeur de César et d'Auguste. Il laisse place aux différents royaumes – francs,

wisigoths, burgondes, ostrogoths, vandales, etc. – qui reconfigurent l'Europe de l'Ouest et l'Afrique du Nord.

Jadis, les historiens appelaient cet épisode les « grandes invasions », ou encore les « invasions barbares ». Aujourd'hui, suivant l'école allemande, ils préfèrent parler de « migration de peuples ». Si l'on prend un point de vue très large, c'est plus juste. Dans les siècles qui suivent le V^e, tous les peuples, en effet, sont en branle.

Slaves

Allons voir ceux dont nous n'avons pas encore parlé, qui se trouvent dans ce territoire dont nous sommes partis, cette bande de terres qui va de la Baltique à la mer Noire. Au long des voies d'eau, dans les marais, les forêts, vivent par petits clans des tribus de Finnois¹, de Baltes et de Slaves. De ces derniers, qui seront désormais au centre de notre récit, on ne sait pas tant. Leur langue – proche de celles des Baltes – est d'origine indo-européenne et donc cousine des autres grandes branches linguistiques européennes². Pour le reste, le consensus scientifique manque, c'est le moins que l'on puisse dire.

D'où viennent ces Slaves, qui apparaissent ainsi vers les V^e et VI^e siècles ? Leur berceau originel se situe-t-il en Ukraine ? Ou plutôt en Pologne, comme le soutiennent d'autres spécialistes ? Ou encore dans les actuelles Roumanie ou Bulgarie, comme on le lit parfois ? Que signifie leur nom ? Les documents, les traces archéologiques sont

1. Ils parlent une langue de la famille dite finno-ougrienne, où l'on retrouve aujourd'hui, outre l'actuel finnois, l'estonien et le hongrois.

2. Les plus importantes sont les branches celtique, hellénique et surtout germanique et romane.

maigres pour nous aider à répondre. En outre, depuis le XIX^e siècle, les passions nationales et les guerres qui ont déchiré cette région du monde ont piégé le débat. On préfère l'épargner au lecteur.

Ne cherchons donc pas à savoir d'où viennent les Slaves. Regardons où ils vont. Vers le VII^e siècle, profitant sans doute des territoires délaissés par le chamboulement des « grandes invasions », toutes ces tribus entament chacune de leur côté de lentes migrations. Elles finissent par se partager en trois familles : les Slaves occidentaux (qui deviendront les Polonais, les Tchèques, les Slovaques) ; les Slaves méridionaux ou balkaniques (les Slovènes, Croates, Serbes, etc., puis plus tard, on le verra, les Bulgares qui n'appartiennent pas à ce groupe humain au départ, mais seront slavisés) ; enfin, ceux qui nous intéressent pour le moment, les Slaves orientaux (aïeux des Russes, des Biélorusses et des Ukrainiens).

Essayons de nous les figurer, vers l'an 800. Ils n'ont encore constitué aucun État véritable. Ils vivent au milieu d'autres tribus baltes ou finnoises, et sont rassemblés en petits clans, disséminés dans les forêts, le long des cours d'eau, dans des villages de bois qu'ils abandonnent quand les terres qu'ils cultivent s'épuisent, avant d'en reconstruire d'autres un peu plus loin. La place ne manque pas. Ils chassent le gibier, qui leur fournit la viande et les fourrures ; ils pêchent le poisson, qu'on trouve en abondance ; ils élèvent des abeilles, qui leur donnent la cire et le miel. Les guerres avec leurs voisins leur procurent aussi des esclaves, qu'ils utilisent ou vendent. Ils prient de nombreux dieux, dont Péroun, celui du tonnerre et des guerriers – un équivalent du Thor des Scandinaves –, et croient aux Roussalki, ces naïades qui hantent les eaux. Le climat est rude, l'hiver est long, et très courte la saison du travail de la terre. Mais l'abondance des rivières au cours paisible rend le transport

aisé. On peut envisager de voyager pour aller au loin faire du commerce.

Au sud de cet univers, deux grandes puissances attirent et fascinent par leur splendeur et leur richesse. De l'autre côté de la Caspienne se trouve l'immense califat arabe de Bagdad, alors à son apogée. Par-delà la mer Noire, l'Empire romain d'Orient, que les historiens nomment l'Empire byzantin, en référence à Byzance, l'autre nom de Constantinople, sa capitale. Entre les deux, à l'est de la mer Noire, se trouve la terre des Khazars, une population de langue turque. L'élite qui la dirige a une particularité peu fréquente dans l'histoire religieuse. Peut-être pour éviter d'avoir à choisir entre l'islam de Bagdad et le christianisme de Constantinople, elle a suivi les enseignements des marchands juifs qui circulent entre Orient et Occident, et s'est convertie au judaïsme.

Varègues et Rus'

Toutes ces richesses lointaines, les soieries, les tissus, les armes ouvragées, les épices, l'encens, le vin dont on peut faire le trafic, attirent une autre population qui va jouer un rôle déterminant dans notre récit. Les Occidentaux ne s'attendent sans doute pas à les trouver ici. Ce sont les Vikings.

De notre côté de l'Europe, on connaît ceux qui, venant de Norvège ou du Danemark, ont conquis une partie de l'Angleterre, l'Islande, le Groenland, ou fondé la Normandie qui porte toujours leur nom de *nord man*, les hommes du Nord. Ceux dont nous allons parler sont leurs cousins de Suède. On les appelle les Varègues. Ils peuvent se faire mercenaires et prêter leurs bras armés à ceux qui les réclament. Ils ont aussi le sens du commerce : avec leurs petits bateaux à fond plat, ils ont peu à peu pris le contrôle

des deux grandes routes commerciales qui traversent ce monde. La plus orientale est celle de la Volga. Elle permet, en suivant lacs et rivières, d'aller de la Baltique à la Caspienne, qu'il suffit de traverser pour arriver chez les califes. Ibn Fadlan, un voyageur arabe, croisa ces Varègues dans les années 920, alors qu'il était envoyé par Bagdad en ambassade chez les « Bulgares de la Volga », qui venaient de se convertir à l'islam. Si l'on en croit le récit qu'il a fait de cette rencontre, notre Bagdadi fut autant fasciné par la perfection physique de ces guerriers du Nord, géants blonds-roux aux muscles sculpturaux, que par la rudesse de leurs mœurs. Ils pratiquaient les sacrifices humains et n'aimaient rien tant que copuler en public et collectivement.

L'autre voie de commerce bientôt contrôlée par ces Scandinaves est celle qui, par le Dniepr, permet d'atteindre la mer Noire et donc Constantinople. Les Vikings qui y circulent sont aussi appelés Rus'. On ignore toujours ce que signifie précisément ce mot (certaines sources parlent d'un nom désignant un rameur, mais d'autres le démentent). On ne sait même pas de quelle langue il est issu (une langue scandinave ? le finnois ?). On aura compris qu'il va bientôt prendre une grande importance.

Au milieu du IX^e siècle, un Rus' présent dans cet univers en change le cours. Il s'appelle Riourik. On ne sait pas grand-chose de lui non plus, mais on connaît ce qu'en fit la tradition : un sauveur. Vers les années 850 donc, divers clans slaves – et sans doute aussi baltes et finnois – incapables de se gouverner, las de se quereller, se tournent vers ce Rus' et ses puissants guerriers, et leur offrent le pouvoir. Riourik l'accepte et décide de s'installer dans une ville qu'il fonde : Novgorod. Par métonymie avec le nom ethnique qu'on lui prête, on appelle la principauté qu'il vient de créer la Rus' – écrit aussi la Rous'. Par extension, on

nomme bientôt les Rus' l'ensemble de peuples qui l'habitent.

En 882, Oleg le Sage, successeur de Riourik, garde possession de Novgorod mais décide de placer sa capitale plus au sud. Il s'installe à Kiev sur le Dniepr, cette grande artère stratégique. C'est ainsi qu'apparaît sur la carte de l'Europe un État nouveau, qu'on appelle aujourd'hui la « Rus' de Kiev¹ ». D'elle naîtront trois pays, la Russie, l'Ukraine et la Biélorussie.

La plupart de ceux qui y vivent ont appris cette histoire comme nous venons de la présenter. Est-elle authentique pour autant ? Au cours des temps, cela a été mis en doute. Un des charmes de l'histoire des mondes russes tient à sa délicieuse instabilité². Chaque siècle, chaque régime se plaît à la reprendre, à la remodeler. Le chapitre de la naissance de la Rus' n'échappe pas à la règle. Son moment fondateur, l'appel fait par les tribus au guerrier scandinave Riourik – ce que les historiens russes nomment « l'invite faite aux Normands » –, apparaît pour la première fois dans une chronique écrite par un moine de Kiev au XII^e siècle – autrement dit, un bon moment après les faits. Pendant longtemps, il a été pris pour argent comptant. À partir du XVIII^e siècle, quand naissent les prémices du sentiment national, l'épisode commence à faire tache. Les glorieux ancêtres auraient donc eu besoin, pour se gouverner, de se plier à un étranger, qui plus est à un Viking, un presque Allemand, en somme ? Quelques historiens commencent à remettre cela en doute. D'autres s'y tiennent³. Démarre ainsi la querelle entre deux écoles, celle des « antinormanistes » – qui rejettent le fait que des Slaves s'en soient

1. Au Moyen Âge, on parlait de Ruthénie.

2. Voir introduction.

3. L'historien Michel Heller détaille cela fort bien dans son *Histoire de la Russie et de son empire*, Plon, 1997.

remis à un Germain – et celle de leurs ennemis, les « normanistes ». Elle durera des décennies, oscillant, comme toujours, au gré des choix politiques du moment. Sous Catherine II, princesse d'origine allemande, il est évidemment bien vu d'être plutôt de la seconde tendance. À l'époque de la « Grande Guerre patriotique » de Staline contre Hitler, il était clair qu'il fallait être de la première.

On se gardera bien de trancher ; aucune de nos lectures ne nous a permis de le faire. Rebondissons donc sur des bases incontestables. Même si l'on ignore toujours qui fut exactement Riourik, on sait que tous les princes qui régnèrent sur la Rus' se revendiquèrent comme ses descendants. Ils formèrent la dynastie des *Riourikides*, appelée à un grand avenir : elle règne jusqu'à la fin du XVI^e siècle. On sait aussi que ces princes, quoique d'origine normande, se *slavisent* rapidement. En une ou deux générations, ils adoptent les dieux, les prénoms des Slaves orientaux et leur langue commune, le *vieux russe*.

Leur grande affaire est d'étendre le territoire en vassalisant toujours plus de tribus et de guerroyer contre les Khazars (écrasés en 965) ou contre les peuples des steppes qui les harcèlent à l'occasion – ceux qui succèdent aux Khazars, dont ils ont été les mercenaires, sont d'autres turcophones, les Petchenègues.

Il leur faut aussi entretenir des relations avec l'incontournable voisin byzantin. Elles peuvent être conflictuelles. En 907, Oleg le Sage (règne 879-912), dit la chronique qui pousse sans doute un peu le chiffre, envoie quatre-vingt mille guerriers sous les murs de Constantinople. La pression est efficace. Elle permet au prince d'obtenir un précieux traité de commerce et le droit pour les Rus' de tenir leurs comptoirs dans la cité. Au milieu du siècle, un autre Rus' s'engage dans une nouvelle guerre. Elle est suivie d'un nouveau traité d'alliance et de commerce. En 988, le grand

prince Vladimir (958, règne 980-1015) saute le pas. Il se convertit au christianisme.

Une pieuse légende, inventée bien plus tard, mais toujours populaire chez les orthodoxes russes, raconte qu'il n'a pas pris la chose à la légère. Avant de faire son choix, il aurait même procédé à une sorte d'étude comparative des diverses religions possibles. Le judaïsme lui est présenté par des émissaires khazars mais, rapporte notre légende, le prince se défie d'un culte pratiqué par un peuple chassé de la terre lui ayant été donnée par Dieu. L'islam, vanté par les ambassadeurs du calife, lui déplaît à cause de l'interdiction de l'alcool, qui « fait la joie des Rus' ». Le christianisme romain, exposé par deux Allemands¹ envoyés du pape, lui semble triste et austère. Aux trois précédentes religions, il préfère donc la plus belle, la plus expressive, la plus parfaite de toute, le christianisme tel qu'il est prêché par le patriarche de Constantinople.

La réalité, plus prosaïque, tient à la géopolitique. Les Rus' subissent le pouvoir d'attraction culturelle d'un empire puissant qui les fascine et qui est leur principal partenaire commercial. De son côté, Byzance a tout intérêt à sécuriser les routes du Nord en s'appuyant sur un État proche et stable. L'affaire relève aussi du troc. Vladimir fait cadeau de six mille farouches Varègues au *basileus*, le souverain byzantin. Ils formeront la précieuse « garde varangienne », un corps d'élite. En échange, il exige la main d'Anne, la propre sœur de l'empereur. Elle porte le beau surnom de « Porphyrogénète », celle qui est « née dans la pourpre », c'est-à-dire dans la chambre impériale, au sein même du palais, c'est dire son rang. Le basileus accepte

1. Il y eut des Allemands bien avant l'apparition d'une nation allemande unifiée, au XIX^e siècle. Le mot désigne les populations germanophones.

mais réclame en échange le baptême de son futur beau-frère. Celui-ci le reçoit à Chersonèse, en Crimée. De retour à Kiev, il « purifie la ville de ses idoles païennes » et incite tout le monde à suivre son exemple : ses guerriers et une partie de ses sujets sont plongés dans le Dniepr lors d'une cérémonie baptismale collective. Vladimir devient « Vladimir le Grand » et, pour l'Église, il est le saint « égal aux apôtres et illuminateur des Slaves ».

Entre 1016 et 1054, Iaroslav le sage (né en 978) devient successivement prince de Novgorod et grand prince de Kiev. Son règne marque l'apogée de l'État rus'.

Le métropolite – le responsable provincial – et son clergé venus de Byzance continuent peu à peu le travail d'évangélisation. Kiev s'enrichit de sa célèbre cathédrale Sainte-Sophie – ainsi nommée en hommage à celle de Constantinople – ou de sa « laure des Grottes », un monastère orthodoxe. L'alphabet russe – une variante de l'alphabet cyrillique – fait son apparition¹. Le prince impose un premier code de loi unifié. Il domine un des États les plus étendus d'Europe. Ses marchands se rendent jusqu'en Perse, en Syrie, ou encore jusqu'à Prague ou Ratisbonne. Et ses villes, toujours de bois, et rassemblées autour du *kremel'*, la forteresse qui doit les protéger, ont des quartiers ou des halles où les Allemands, les Hongrois, les Juifs, les Arméniens peuvent vendre les biens qu'ils importent, le drap flamand, les soieries d'Orient, le parchemin, les bijoux. Le grand prince possède la terre, mais elle est cultivée par des hommes qui, pour la majorité, sont libres. Il existe aussi quelques esclaves, mais la plupart sont emmenés pour être vendus sur les grands marchés des mondes arabe et byzantin. Pour sa défense, pour faire régner l'ordre ou faire la guerre, enfin, le prince dispose d'une armée formée par ses

1. Voir chapitre suivant.

compagnons : la *droujina* (de *droug*, « l'ami »). Les plus éminents d'entre eux participent à son conseil. On les appelle les *boyards*, ils sont à l'origine de la noblesse.

À l'époque de Iaroslav, la Rus' tient son rang parmi les autres royaumes européens. En 1051, sa fille, que l'histoire de France connaît sous le nom d'Anne de Kiev, épouse le troisième roi capétien Henri I^{er}. Nous sommes alors juste avant le schisme qui séparera le christianisme romain du christianisme orthodoxe, et l'union est encore possible¹.

Les autres descendants du grand prince sont moins pacifiques ou moins habiles. Pour arriver à régner sans partage, Vladimir et Iaroslav avaient éliminé physiquement leurs rivaux, frères ou cousins. Après eux, les règles de succession, fort complexes, aboutissent à des scissions infinies. Géographiquement, la Rus' s'étend, de nouvelles villes sont fondées. Politiquement, elle se scinde en une multitude de petites principautés, dont la culture est semblable mais le fonctionnement différent. Ici le prince domine. Là, le pouvoir appartient plutôt à la *droujina*. À Novgorod, il est détenu par le *vetché*, l'assemblée des hommes libres de la cité, qui réussit, au début du XII^e siècle, à se débarrasser de son prince pour former une république². Partout, les guerres intestines font des ravages. En 1169, Kiev est ravagée par les soldats de la cité nommée Vladimir, qui tient désormais la prééminence. Quelques décennies plus tôt a été fondé aux marges de son territoire un village nommé Moscou, dont pas grand-monde ne parle encore. Depuis le début du XI^e siècle, il faut aussi se protéger des attaques incessantes du nouveau peuple qui tient la steppe, les

1. Voir chapitre 5.

2. Voir chapitre 6.

Au commencement était Kiev

Coumans, que les Russes nomment Polovtsets¹. Nous voici à l'aube du XIII^e siècle. Personne n'a idée du choc qui, dans quelques décennies, va bouleverser cet univers.

1. Leur nom est resté célèbre grâce aux « danses polovtsiennes », extraites du *Prince Igor*, un opéra de Borodine dont l'action est située à l'époque de la Rus'. Leur thème, repris dans une comédie musicale américaine des années 1950, a donné naissance à *Stranger in Paradise*, un tube mondial.

LA FORMATION DES GRANDS ÉTATS D'EUROPE CENTRALE

Dans les siècles qui entourent l'an mille, la carte de l'Europe centrale et orientale se redessine. De nouveaux pays apparaissent, dont les noms nous sont toujours familiers : la Pologne, la Bohême, la Hongrie, la Bulgarie. Les trois premiers, des royaumes, penchent du côté occidental, dominé par le Saint Empire romain et le pape. Le puissant Empire bulgare regarde du côté de Byzance, la grande puissance orientale.

La plupart des Européens de l'Ouest connaissent fort mal leurs voisins de l'autre côté du continent. Ils savent qu'il y a là-bas ceux qu'ils nomment les « pays de l'Est », et ils les croient semblables à cause d'un épisode de l'histoire récente : tous ont été placés, entre 1945 et 1989, sous la domination de l'Union soviétique. Par le peuplement, par la langue, par le choix d'alliances, ils ont pourtant des histoires très différentes. Un seul point est commun aux trois premiers dont nous allons parler, la Pologne, la Bohême et la Hongrie : la date de ce que la tradition appelle leur « naissance », c'est-à-dire le moment où les princes qui les dirigeaient se sont convertis. Cela se passe aux alentours de l'an mille.

À cette époque, le christianisme se structure autour de deux grands pôles. Nous connaissons le premier : l'empire que les historiens de la Renaissance ont commencé à appeler byzantin. Lui-même ne s'appelle toujours que l'« Empire romain », dont il entend être le continuateur. On y parle grec. L'empereur qui y règne et le patriarche de Constantinople qui, à ses côtés, dirige son Église, se pensent être seuls investis par Dieu de la mission de défendre et propager la foi du Christ. Ils ont désormais de puissants rivaux en Occident, un autre empereur et un autre patriarche, qui se fait dorénavant appeler pape.

Au IV^e siècle, le christianisme, devenu la religion officielle du monde romain, s'est organisé autour de cinq de ces prélats – des super-évêques, si l'on veut –, placés dans les cinq cités les plus importantes de l'empire¹. Celui de Rome n'était qu'un parmi les autres. Après la déposition du dernier empereur d'Occident (476), il aurait dû se placer sous l'autorité du seul empereur restant, celui de Constantinople. Mais, face au déferlement des peuples germaniques, qui font souche peu à peu en Europe, la protection qu'offrait ce dernier était aléatoire. À la fin du VIII^e siècle, le pape, cherchant une alliance plus sûre, se tourne vers les Francs, les plus puissants des barbares du continent. En 800, il parfait cette union avec eux en posant sur le front de leur chef Karl une couronne qui avait disparu depuis trois siècles : il le sacre nouvel empereur romain d'Occident. Karl le Franc devient Charlemagne, qui règne sur un empire allant des Pyrénées à l'Elbe et de Rome à la mer du Nord. Les querelles entre les petits-fils du grand homme en font éclater l'unité. Mais l'idée de le reformer ne se perd pas.

1. Rome, Constantinople, Alexandrie, Antioche et Jérusalem. On reviendra là-dessus au chapitre 7, « Qu'est-ce que l'orthodoxie ? ».

Le Saint Empire romain

Au milieu du X^e siècle, Othon (912-973), un duc de Saxe, relève le défi. En 936, il est choisi par les autres ducs allemands pour être le « roi de Germanie » – qui couvre la partie orientale du vaste territoire des Francs carolingiens, la « Francie orientale ». En 955, au Lechfeld (non loin de l'actuelle ville d'Augsbourg, en Bavière), il écrase et repousse les Hongrois, ou Magyars, derniers envahisseurs venus d'Asie qui terrorisaient l'Occident. Cette victoire fait de lui un nouveau sauveur de la chrétienté. En 962, le pape relève pour lui la couronne de Charlemagne et le sacre empereur. Une entité apparaît : le Saint Empire romain. Il est appelé à durer jusqu'en 1806. Il n'est pas aussi vaste que celui du prédécesseur carolingien : la partie occidentale, où va plus tard naître le royaume de France, lui échappe de fait. Il s'étend néanmoins de la Baltique jusqu'à la moitié de l'Italie. Chaque nouvel empereur est élu. Parce que ceux qui participent à cette élection sont toujours des nobles du monde allemand, on donne souvent à cette entité, en France, le nom de « Saint Empire romain *germanique* ». Il ne le portera que bien plus tard, quand il ne couvrira plus, en effet, que le territoire allemand. Au point où nous en sommes, l'empereur qui le dirige a des prétentions bien plus larges. À l'instar de celui de Byzance, il se pense comme un souverain universel, dont le but est d'étendre la foi au monde entier.

Cette rivalité entre deux souverains temporels va aller de pair avec une opposition de nature spirituelle. Comme les deux empereurs se placent en concurrence, les deux chefs religieux qui les soutiennent, le patriarche de Byzance et le pape de Rome, vont apprendre à se détester à coups d'arguments religieux. En 1054, la querelle explose en une

rupture : c'est le schisme d'où naîtront deux branches distinctes du christianisme, celle que l'on dira *catholique*, et l'autre *orthodoxe*. Nous reviendrons sur cette séparation et sur ce qu'elle implique sur le plan de la foi¹. Restons pour l'instant dans la géopolitique en ne gardant en tête que l'image dont nous étions partis, celle de deux puissances qui, en quelque sorte, enserrent l'Europe centrale et orientale et cherchent chacune à entraîner dans son orbite les royaumes qui y apparaissent.

Nous allons parler des trois principaux, et aussi d'un empire, constitué un siècle plus tôt, la Bulgarie. Passons-les en revue, en descendant du nord au sud.

La Pologne des Piast

Plaçons-nous donc en haut de la carte de l'Europe centrale, dans un vaste espace situé entre l'Oder et la Vistule, vers la rivière Warta. La région est connue depuis la plus haute Antiquité. C'est de là que part la « route de l'ambre ». Rejetées par la Baltique, les précieuses concrétions de résine fossile étaient acheminées jusqu'aux Grecs et aux Romains qui en étaient particulièrement friands car ils leur prêtaient des propriétés magiques. De longue date, des Celtes, puis des Germains se sont installés par là. Vers le VI^e ou VII^e siècle sont arrivés ces Slaves occidentaux que nous avons évoqués au chapitre précédent. La tribu qui nous intéresse est celle des *Polanes*. Ce nom, qui signifie à l'origine les « habitants de la plaine », a formé celui du pays que nous voyons apparaître : la Pologne². Dans la seconde

1. Voir chapitre 7.

2. La région d'origine des Polanes, située autour de Poznan, se nomme toujours, actuellement, la Grande Pologne. L'adjectif « grande », dans la tradition polonaise, signifie « ancienne », par oppo-

moitié du X^e siècle, leur duc s'appelle Mieszko (935-992). Il est le grand personnage de cette histoire. Rassembleur, il réussit à fédérer autour de lui les différentes tribus de ce peuple slave et de bien d'autres. Conquérant, il guerroye pour agrandir son territoire de tous côtés. Il prend la Silésie à l'ouest, la Poméranie le long de la Baltique, ou la Petite Pologne au sud. Habile, il négocie une alliance avec son voisin le duc de Bohême en épousant sa fille. Elle est déjà chrétienne. En 966, par amour, par foi ou sans doute par intérêt géopolitique bien compris, il se convertit à la religion de sa femme. Comme c'est toujours l'usage, il intime à ses guerriers, et par extension à son peuple, de faire de même. C'est le « baptême de la Pologne », date considérée par les traditions chrétiennes et nationales comme celle de la fondation du pays.

Prudent, le duc a pris soin d'orchestrer ce grand basculement en accord direct avec la papauté, pour éviter d'avoir à entrer pour autant dans le giron de son trop puissant voisin, le Saint Empire. Son fils Boleslas le Vaillant (967-1025) suit ce chemin. Tout en veillant à garder de bonnes relations avec l'empereur, il obtient l'arrivée dans sa capitale de Gniezno d'un « archevêque métropolitain », c'est-à-dire d'un prélat chapeautant l'ensemble du clergé du pays. Cela lui permet d'échapper à l'autorité de la hiérarchie épiscopale impériale. En 1025, il parachève le processus en se faisant couronner roi. La Pologne peut commencer le cours de son histoire avec ces deux caractéristiques : elle constitue un puissant royaume solidement attaché à Rome et au christianisme latin, tout en étant indépendante du monde germanique.

Comme son père Mieszko, Boleslas I^{er} appartient à la dynastie des Piast, qui tire son nom d'un ancêtre, sans

sition à la « Petite Pologne », la région autour de Cracovie, formée ensuite.

doute légendaire, « Piast le charron », un paysan polone paré par la tradition de mille vertus. Les rois de cette dynastie ne sont pas tous aussi brillants. Ils doivent lutter contre divers envahisseurs et plus encore contre les grands du royaume, dont les guerres intestines minent leur pouvoir.

La couronne de Bohême

Selon une vieille légende de la mythologie slave, consignée dans des chroniques médiévales, les premiers de tous les Slaves étaient trois frères, installés quelque part entre la Vistule et le Dniepr. Faute de trouver suffisamment de nourriture pour subsister, ils furent contraints de se séparer, donnant naissance à trois peuples. Nous venons, sans le savoir, de faire connaissance avec deux d'entre eux : Rus, l'ancêtre des habitants de la Rus', et Lech, parti vers le nord pour devenir le père des Polonais. Il nous manque le troisième : Čech (on prononce *Tchèkch*), le père des Tchèques.

Installons-nous donc mentalement là où se trouve la république qui aujourd'hui porte leur nom. Elle est formée de deux grandes provinces : la Moravie et la Bohême. Les destins de l'une et de l'autre seront souvent liés dans l'histoire. Des Slaves s'y installent dans la foulée des grands mouvements de peuple des V^e et VI^e siècles. Ceux de Moravie réussissent les premiers à former une esquisse d'État unifié, la « Grande Moravie ». Ils sont évangélisés, à partir des années 860, par Cyrille et Méthode, deux frères envoyés par l'empereur de Byzance. Ces célèbres missionnaires ont été choisis pour leur connaissance du macédonien, l'un des dialectes de cette famille de langues slaves. Pour transmettre les Saintes Écritures aux païens locaux, ils inventent un alphabet, le « glagolitique ». Trop savant, il sera remplacé par un autre, plus proche du grec, formé en Bulgarie par

un disciple de Cyrille. En hommage à son maître, il lui donnera le nom sous lequel on le connaît : le « cyrillique ». Il est toujours en usage dans de nombreux pays slaves mais a été abandonné chez les Moraves (et plus tard chez les Tchèques).

Trop occidentale pour rester sous l'influence de Byzance, la région s'est rapidement dégagée d'une façon d'écrire inspirée par ses émissaires. Dès l'époque carolingienne, la Bohême et la Moravie forment une « marche », une zone frontière du monde franc. Son clergé repasse rapidement sous la tutelle des évêques allemands et du pape, qui impose le retour au latin – et donc à l'alphabet du même nom.

Au tout début du X^e siècle, l'État de Grande Moravie est balayé par les envahisseurs hongrois. Le pouvoir se déplace autour de Prague, où vivent les tribus qui portent le nom de l'ancêtre mythique, les *Tchèques*. Ils constituent un duché qui, vers l'an 1200, devient le royaume de Bohême. Quoique formé par des Slaves, sa position géographique lui donne un statut particulier. Il est dès le départ, à la différence de la Pologne, englobé dans le Saint Empire.

Quelques rois de Bohême n'ont toutefois pas à se plaindre de l'appartenance de leur couronne au monde impérial, puisque cela leur permet de devenir eux-mêmes empereur du Saint Empire. L'exemple le plus célèbre est celui de Charles IV (1316-1378). Né dans un château situé dans l'actuelle République tchèque, baptisé Venceslas, il prend son prénom d'adulte en hommage à son parrain, le roi de France Charles IV le Bel, qui l'intègre à sa cour et prend en charge son éducation. Devenu empereur, le monarque fait de Prague la capitale de tout son empire. Polyglotte et mécène, il y attire de nombreux artistes et y fonde la plus ancienne université d'Europe centrale. Il y met en œuvre la construction du célèbre pont qu'empruntent les milliers de touristes qui se

rendent au magnifique château de la ville, nommé le « pont Charles » en son honneur.

Le royaume de Hongrie

Des Scythes, des Celtes, puis des Romains, qui l'ont nommée province de Pannonie avant de devoir se retirer et de céder la place à de nouveaux *barbares*, les Gépides, les Huns, les Avars, puis aussi des Slaves, cousins de ceux dont nous venons de parler : au cours de l'histoire, la grande plaine du moyen-Danube a vu passer – et cohabiter – les peuples les plus divers. Vers la fin du IX^e siècle, un nouveau venu y déboule. Il faut imaginer ses tribus montées sur de petits chevaux et traînant avec elles campements et richesses. Les Magyars, que l'on appelle aussi les Hongrois – selon un terme issu de la tradition latine –, sont des nomades, sans doute originaires de l'Oural. Ils ont essayé de s'installer dans le sud de l'Ukraine d'aujourd'hui et en ont été chassés par les Petchenègues, déjà croisés. Contrairement aux Romains, aux Germains ou aux Slaves, ils parlent une langue non indo-européenne, appartenant à la grande famille *ouraliennne* (c'est-à-dire supposée venir des montagnes de l'Oural), apparentée au finnois. Leurs tribus ont été rassemblées, après le passage des Carpates, par un chef ayant fondé une dynastie portant son nom : les Arpad. Leurs campements dans la plaine ne leur servent d'abord que de base arrière pour organiser les raids et les pillages qui, une nouvelle fois, terrifient l'Europe occidentale et l'Empire byzantin. En 955, on en a parlé, le Saxon Othon, futur empereur, leur inflige une terrible défaite mettant un point d'arrêt à leurs pillages. Les Hongrois décident donc de faire souche dans la région où ils s'étaient installés. Peu à peu, ils y « magyarisent » les populations qui

les avaient précédés et, inversement, ils s'acculturent à ce nouvel univers.

Dans les années 980, leur prince, nommé Géza, choisit la foi chrétienne. Son fils Vajk (975, règne 997-1038) est le principal personnage de l'épisode. On le connaît sous le nom d'Étienne, choisi lors de son baptême. Il ouvre le pays aux missionnaires envoyés par Rome. En échange, il obtient de la papauté la création d'une Église nationale, centrée sur sa capitale d'Esztergom, où il fait construire la première cathédrale hongroise. Elle est dédiée à saint Adalbert de Prague, l'évêque qui a fait son instruction. En l'an mille, ou 1001, toujours avec la bénédiction pontificale, il se fait couronner roi d'un nouveau pays : le royaume de Hongrie. Il sera bientôt placé pour l'éternité sous sa sainte protection. Un demi-siècle après sa mort, en effet, Étienne est canonisé.

Le puissant État qu'il a créé est beaucoup plus étendu que ne l'est la Hongrie actuelle. Il englobe bientôt la Transylvanie, aujourd'hui roumaine ; une partie de la Moravie, peuplée de Slaves, appelée parfois la Haute Hongrie et qui correspond à l'actuelle Slovaquie ; au sud, enfin, la Hongrie étend son influence sur un autre petit royaume, peuplé de Slaves, devenu son vassal : la Croatie.

L'Empire bulgare

Quels que soient les phantasmes de pureté ethnique qui peuvent habiter les esprits au nationalisme étroit, les histoires de peuples sont presque toujours des histoires de symbiose. Cela vaut pour les trois exemples que nous venons de présenter. C'est éclatant pour celui qui suit. Les premiers Bulgares – que les historiens appellent désormais Proto-Bulgares, c'est-à-dire Bulgares primitifs – sont un des peuples de la steppe, parlant une langue de la famille turque, comme nous

en avons vu désormais défilier quelques-uns. Dans les années 630, ils réussissent à s'affranchir d'autres peuples qui les assujettissent et forment, autour de la mer d'Azov, un vaste État, nommé par les spécialistes « l'Ancienne Grande Bulgarie ». Dans les années 660, ils en sont chassés par les Khazars. Dès lors, nos Proto-Bulgares se scindent en deux groupes. L'un migre vers l'est et va fonder un nouveau royaume : le khanat des Bulgares de la Volga (situé dans l'actuel Tatarstan russe). C'est en allant le visiter qu'Ibn Fadlan, que nous avons croisé au premier chapitre, a rencontré des Vikings. Ce royaume dure jusqu'au XIII^e siècle.

D'autres Proto-Bulgares partent vers l'ouest et se taillent un autre khanat, situé sur la rive occidentale de la mer Noire, entre le bas-Danube et les Balkans. Ils l'obtiennent en mordant sur les possessions de l'Empire byzantin. Ils s'y fondent avec les populations locales, jadis hellénisées et romanisées, mais aussi avec des Slaves, dont ils adoptent la langue. Ils créent ainsi une sorte d'État multiethnique. En 864, Boris (règne 852-889), leur khan, abandonne le tengrisme, sa religion d'origine, et adopte le christianisme de rite byzantin, déjà pratiqué par nombre de ses sujets, avec le slavon comme langue liturgique.

Son fils Siméon I^{er} (règne 893-927), parfois surnommé le « Charlemagne bulgare », est le plus estimé et le plus célèbre souverain de la dynastie. Il est le premier à se donner le titre de Tsar, ou *Csar*, c'est-à-dire César, emprunté au monde byzantin. Il obtient aussi la création d'un patriarcat propre, ce qui rend son Église indépendante de toute autre autorité. Par ses conquêtes, il étend son territoire jusqu'à la Serbie et l'Albanie. L'Empire bulgare ainsi formé est évidemment dans une rivalité constante avec son grand voisin, l'Empire byzantin. Pendant des siècles, quelques périodes d'alliance entre les deux puissances alternent avec d'innombrables guerres.

La formation des grands États d'Europe centrale

Celle qui, au début du XI^e siècle, permet au Byzantin Basile II (vers 958, règne 976-1025) d'écraser son ennemi est d'une cruauté telle que les historiens ne parviennent pas à déterminer si ce qu'on en raconte est exact ou légendaire. Selon ce qu'en disent les chroniqueurs, lors d'une ultime bataille, le basileus aurait ordonné que les quatorze mille ou quinze mille prisonniers bulgares faits par son armée soient énucléés, sauf un sur cent, chargé de ramener chez eux les autres malheureux, désormais aveugles. Basile y a gagné son surnom de « bulgaroctone », le « tueur de Bulgares ».

Son adversaire, le tsar Samuel de Bulgarie, serait mort d'apoplexie en apprenant ce qu'il était advenu de ses hommes. De fait, ce premier Empire bulgare, démembré, occupé par les vainqueurs, ne lui survit pas. À la toute fin du XII^e siècle renaît un « second Empire bulgare ». Au siècle suivant, il est balayé par les invasions mongoles, un tsunami qui a ravagé l'entièreté de la partie du monde dont nous parlons. Venons-en à lui.

AU TEMPS DES MONGOLS (XIII^e -XV^e SIÈCLES)

Au début du XIII^e siècle s'abat sur la Rus' un fléau que nul n'attendait. Les invasions mongoles bouleversent son histoire. Pendant deux siècles et demi, les principautés subissent le « joug tatar », qui les coupe de l'Europe occidentale. Quel a été l'impact de la période mongole sur l'histoire de la Russie ? Fut-elle la cause d'un retard du pays par rapport à l'Occident ? Certains courants nationalistes actuels pensent au contraire qu'elle a donné à la Russie son destin particulier, à cheval entre l'Europe et l'Asie.

Selon un chroniqueur du temps, le premier signe est une forte odeur de chevaux, amenée par le vent¹. Il annonce un malheur qui avance au galop. Aussitôt qu'on l'a perçu, le ciel se noircit d'un orage de flèches et, déjà, c'est l'apocalypse, les hurlements, la charge, le massacre. Au début des années 1220, une catastrophe inimaginable, inouïe s'abat sur le monde de la Rus', qui va transformer à jamais son histoire, celle de toute l'Asie et de l'Europe orientale. Voici le temps des invasions mongoles.

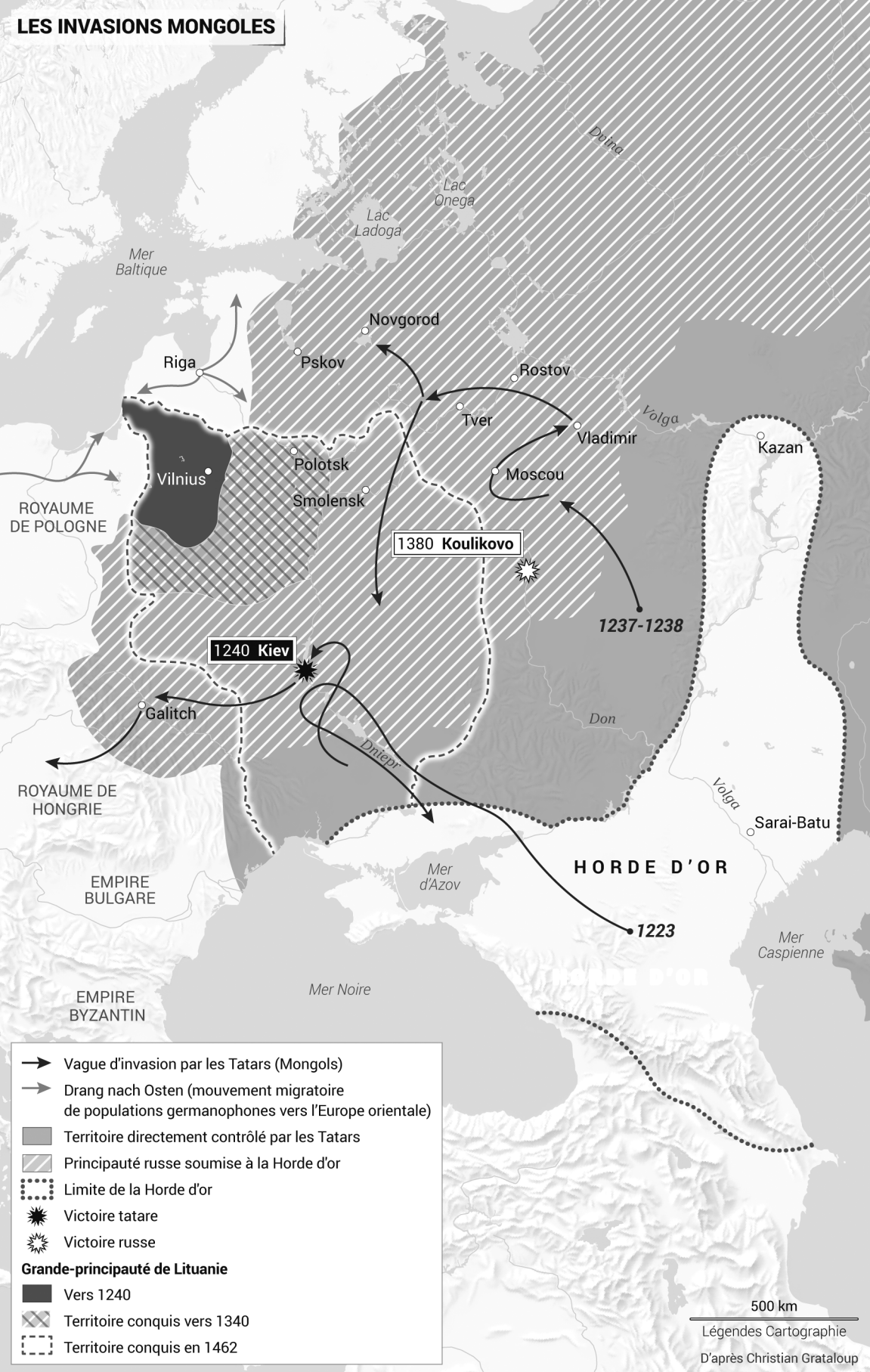
1. L'anecdote est mentionnée dans *Le Grand Jeu*, du journaliste et historien britannique Peter Hopkirk.

Pendant des siècles, les Mongols ont formé un peuple de guerriers nomades comparables à ceux que nous avons déjà mentionnés. Certains mots de leur langue sont d'ailleurs apparentés à ceux de la famille turque que parlent ces peuplades. Vivant dans les vastes steppes situées dans l'actuelle Mongolie, suivant leurs immenses troupeaux, se livrant souvent à des raids sur leurs voisins, réussissant à bâtir à l'occasion d'éphémères empires, leurs tribus passent surtout du temps à s'entredéchirer.

Né dans les années 1150, Témüjin est le fils d'un chef assassiné. Après une enfance d'errance et de misère auprès d'une mère au caractère d'acier, il réussit à renverser son destin et celui des siens. Élu maître de son clan en 1196, il parvient à fédérer toutes les autres tribus mongoles. En 1206, lors d'une grande assemblée solennelle, elles le proclament leur chef unique. Témüjin devient Gengis Khan, le souverain *océanique*, le souverain universel, seul appelé à régner sous le ciel, l'être supérieur ayant vocation à étendre son pouvoir et celui des siens sur le monde. L'extraordinaire est qu'il y soit presque parvenu.

En moins de trois décennies, il conquiert l'empire de Chine du Nord, défait celui qui dominait alors l'Asie centrale, conquiert la partie orientale de la Perse, avant de mourir, en 1227, d'une blessure reçue au cours d'une expédition punitive. En deux générations, ses successeurs parachèvent son œuvre. Un petit-fils du Grand Khan est devenu le très puissant empereur de Chine ; un autre a détruit Bagdad, hier encore une des plus grandes villes du monde, et sa course n'a été arrêtée qu'aux marches de l'Égypte. Dans la seconde moitié du XIII^e siècle, les Mongols règnent ainsi sur la quasi-totalité de l'Asie, dont ils ont redessiné la carte politique. Aucun empire, aucune place forte, aucune armée n'a été capable de résister à leurs trois armes

LES INVASIONS MONGOLES



- ➔ Vague d'invasion par les Tatars (Mongols)
- ➔ Drang nach Osten (mouvement migratoire de populations germanophones vers l'Europe orientale)
- Territoire directement contrôlé par les Tatars
- ▨ Principauté russe soumise à la Horde d'or
- ⋯ Limite de la Horde d'or
- ☀ Victoire tatare
- ☀ Victoire russe
- Grande-principauté de Lituanie**
- Vers 1240
- ▨ Territoire conquis vers 1340
- ⋯ Territoire conquis en 1462

500 km

Légendes Cartographie
D'après Christian Grataloup